

La traduction des concepts de « négritude » et de « negrismo » en espagnol et en français : un défi pour le traducteur

Corinne Mencé-Caster

Résumé

Der Beitrag hat zum Ziel, Überlegungen zur Übersetzung der beiden Konzepte *Négritude* und *Negrismo* anzustellen, deren Besonderheit darin liegt, in verschiedenen Sprachen formuliert worden zu sein (der französischen und der spanischen). Somit verweisen sie auf zwei unterschiedliche gesellschaftliche, kulturelle und politische Zusammenhänge, die Ähnlichkeiten zueinander und zugleich Differenzen voneinander aufweisen. Durch das Nachzeichnen der verschiedenen historischen Verwendungen dieser Begriffe zeigt der Beitrag, dass sich das Übersetzen vom Spanischen in das Französische und vice versa aufgrund der begrifflichen Nähe der Konzepte und den kontextuellen Verwechslungen als hochkomplex erweist. Außerdem untersucht die hier entwickelte Reflexion die Übersetzung von Konzepten gerade in einem Raum stark umkämpfter Identitätsdiskurse wie in der Karibik; Diskurse, die auch in Verbindung mit der *Harlem Renaissance* der 1920er Jahre stehen, dieser zentralen afro-amerikanischen künstlerischen Bewegung, die dem Rassismus mit einem neuen Selbstbewusstsein und einer neuen Ästhetik begegnete.

Introduction

La traduction des concepts, dans le champ des lettres, sciences humaines et sociales, constitue un enjeu majeur dont on n'a sans doute pas encore suffisamment pris conscience. En effet, au sein d'une même langue, la compréhension et l'explicitation des concepts ne vont pas de soi. Elles supposent, en effet, de la part du chercheur, qu'il soit capable d'appréhender ce qu'on pourrait appeler, l'« amplitude » du concept, pour évoquer le rapport d'imbrication complexe que celui-ci entretient, soit avec des concepts voisins, soit avec des concepts qui re-

lèvent d'un paradigme commun, dans une même langue ou dans des langues distinctes.

Dans cette étude, je m'intéresserai essentiellement aux concepts dits "identitaires" qui renvoient à des courants idéologiques et littéraires, ou encore artistiques, visant à définir les contours d'une identité collective, dans des contextes qui tendraient à poser, soit une invisibilité de certaines ethnies que je me propose d'identifier comme des "étants de couleur", soit une pure négation de leur être-au-monde.

Il n'est donc pas très surprenant, dans cette perspective, que je choisisse d'aborder les concepts de « négritude » et de « negrismo » de manière croisée, à travers une approche qui place, en son sein, la traduction de ces concepts. J'entends ainsi rappeler à quel point la traduction d'un concept s'avère en soi délicate. Elle renvoie à des problématiques qui touchent à l'environnement du concept dans la culture-source, à sa capacité d'absorption par la culture-cible, à sa filiation avec d'autres concepts déjà présents dans la culture-cible, à la chronologie de son apparition, et de fait, à la façon dont il s'inscrit dans une diachronie, mais aussi dans une diatopie.

Mon hypothèse est que plus le concept est susceptible d'entretenir des liens avec d'autres concepts connus dans la culture-cible, plus la traduction va se révéler problématique, et plus le projet du traducteur – j'y englobe son idéologie, son intention (vouloir-dire) – sur le texte méritera d'être analysé à la lumière des modalités de sa traduction des concepts-clés.

Qu'entend, en effet, faire le traducteur lorsqu'il se propose de traduire, dans sa propre langue, un essai ou un texte à fort contenu conceptuel ? En tenant compte des postulats qui régissent l'acte de traduire, il conviendra d'interroger le rapport du traducteur aux concepts, ou autrement dit, son positionnement idéologique, pour comprendre la manière dont il s'y prend pour « faire passer » ce contenu conceptuel dans sa langue et sa culture, cette transplantation du concept étant bien intimement liée à la désignation linguistique qui sera retenue.

En ce sens, les choix de désignation ne peuvent pas être neutres et sont une voie d'accès privilégiée à cette idéologie sous-jacente du traducteur, qui, d'une certaine façon, parle au nom de sa culture, sans pour autant livrer les secrets de la démarche traductive qu'il mène.

De fait, et j'en reviens à ce que je posais au seuil même de mon introduction, quant à la traduction des concepts en lettres, sciences humaines et sociales, comme domaine de recherches à part entière. Je renvoie aux études qui ont déjà été menées sur le sujet, et notamment à l'organisation par l'*American Council of Learned Societies* (ACLS), en 2003, d'une conférence sur « Identités et identifications à l'heure de la mondialisation ».

Il est rapidement devenu évident que la traduction (ou l'absence de traduction), notamment dans le champ des sciences humaines et sociales, avait un rôle central à jouer dans ces processus d'identifications ou de redéfinition des identités à l'échelle mondiale. C'est alors que le *Social Science Translation Project* (SSTP) a été lancé et conçu comme un *work in progress* visant à « encourager les échanges dans le domaine des sciences humaines par-delà les barrières linguistiques »¹ échanges qui ne peuvent avoir lieu et ne peuvent être féconds que si cette place centrale de la traduction est véritablement reconnue, à la fois par les éditeurs ou autres commanditaires de textes traduits et par les chercheurs en sciences humaines eux-mêmes. C'est pourquoi l'un des enjeux majeurs du SSTP fut de concevoir une sorte de « guide » de la traduction des sciences humaines à l'intention des éditeurs, des traducteurs et des lecteurs/chercheurs, qui ne soit ni prescriptif ni normatif ni surtout spécifique à un couple de langue donné. Il ne s'agissait nullement de rédiger un manuel de traduction par exemple.

L'attention qui est, de plus en plus portée, à la traduction des concepts dans le champ très vaste des sciences humaines et sociales, manifeste bien l'impact que la traduction est susceptible d'avoir sur la réception du « concept » et donc, sur la manière dont l'appropriation de celui-ci, par la culture-cible peut influencer les dynamiques d'identification (ce que l'on appelle plus communément les dynamiques identitaires) qui sont à l'œuvre dans la société-cible.

En ce sens, ainsi que je l'ai souligné antérieurement, le choix de désignation témoigne tout à la fois du contenu, mais aussi de l'amplitude qui est conférée au concept. Il fournit aussi de précieux indices sur l'intention du traducteur de donner à voir le concept comme relié ou non aux paradigmes conceptuels pertinents dans la société-cible, c'est-à-dire comme pouvant s'intégrer ou non dans une tradition de pensée déjà bien enracinée dans cette culture.

Si je prends l'exemple du concept d'« antillanité » d'Edouard Glissant, il peut paraître aisé, de le traduire en espagnol, sans réflexion particulière par le terme « antillanidad ». Toutefois, très rapidement, des questions surgissent : quelle assise ce concept d'« antillanidad » pourra-t-il détenir dans la culture hispanique caribéenne ? Comment sera-t-il susceptible de s'articuler avec celui de « caribeidad », ou plutôt comment va-t-il pouvoir faire sens, dans des sociétés caribéennes qui tendent à dénommer les Antilles francophones, « Caribe francés » plutôt que « Antillas ».

Cet exemple que je n'explore pas plus avant me permet simplement de mettre en exergue l'étroit rapport qui devrait s'établir entre le concept, sa désig-

1 Deux autres rencontres devaient avoir lieu : l'une à Pékin en 2006, où il fut question des modalités de prolongements à donner au SSTP dans ce pays, et l'autre, au centre américain de Sciences Po, début juillet 2006, pour présenter les *Guidelines* et le SSTP aux traducteurs, chercheurs et représentants du monde de l'édition française. Voir aussi Poncharal 2007.

nation linguistique dans la langue-cible et la manière dont cette désignation, si elle est traduite littéralement, peut-être, dans la langue-cible, sémantiquement vide ou, au contraire, chargée de sens. De fait, si la tendance naturelle de nombre de traducteurs consiste seulement à hispaniser le mot, ou inversement à le franciser, on est en droit de se demander jusqu'à quel point cette manière de procéder est pertinente. En ce sens, la réflexion sur les traductions croisées des concepts de « négritude » et de « negrismo » s'avère particulièrement instructive et passionnante.

1 Mise en évidence d'un entrelacs conceptuel : les concepts de « négritude » et de « negrismo »

Pour qui essaie de se frayer une voie à travers les concepts de « négritude » et « negrismo », le chemin peut vite s'avérer difficile. En effet, les définitions s'enchevêtrent, s'entrecroisent, sans qu'on ne soit jamais sûr d'évoquer exactement la même chose, de définir les mêmes périmètres et donc, de rester fidèle à la pensée ou au positionnement idéologique des auteurs.

Pour manifester cet enchevêtrement, je prendrai tour à tour devant vous une série de définitions ou d'extraits d'encyclopédies ou d'articles, afin de manifester les écueils qui se posent, d'autant que les définitions des concepts dépendent autant de l'aire géographique, de l'époque, de l'auteur, de la connaissance fine ou très superficielle, par le traducteur, de l'itinéraire de ces concepts, considérés en diatopie et diachronie.

La mise en évidence de cet entrelacs servira aussi de point d'appui pour souligner, non seulement la complexité qui est au cœur de l'acte de traduction de ces concepts, mais aussi l'espèce de « sous-conscience traductive » qui se manifeste encore trop souvent, et qui est perceptible dans l'absence de métadiscours sur la question. Je veux dire par là que peu de traducteurs exposent les raisons qui les ont conduits à opter pour telle ou telle autre formulation, au moment de traduire un concept donné, se contentant, comme je l'ai indiqué précédemment, de franciser ou d'hispaniser la désignation originelle du concept.

En regard de la problématique qui nous préoccupe, toute une série de questions sous-jacentes peuvent émerger : le terme « negrismo » est-il une traduction possible du terme « négritude », lorsqu'il évoque l'ensemble des valeurs culturelles et identitaires des Noirs ? Et inversement, le terme de « négritude » peut-il être une traduction pertinente du terme « negrismo », et si oui, à quelles conditions ? La création du terme « negritud » englobe-t-elle l'amplitude du champ conceptuel de « negrismo » ? En quoi l'introduction d'une expansion adjectivale dans la traduction est-elle de nature à clarifier les choses ?

Pour entrer dans le vif du sujet, je me propose donc, à travers divers extraits de différentes sources, de repérer quelques contextes d'occurrences des deux termes qui nous préoccupent, d'aborder la question de leur traduction, en formulant successivement quelques commentaires. Je commencerai par le terme « negrismo ».

1.1 Negrismo

a. La Real Academia Española définit le *negrismo* comme suit :

« Movimiento literario antillano de los primeros decenios del siglo XX caracterizado por el interés en las manifestaciones culturales de los negros ».

Ce que l'on peut traduire par : « un mouvement littéraire antillais des premières décennies du XX^e siècle, caractérisé par l'intérêt porté aux manifestations culturelles des Noirs ».

Commentaires :

Mais comment traduire « negrismo », c'est-à-dire l'entrée même de l'article de dictionnaire : convient-il de recourir au terme de « négritude » ? De « négrisme » ?

b. Dans l'encyclopédie en ligne sur *Nuevos libros*, on peut lire la définition suivante :

« Negrismo. Negrismo, movimiento de carácter político y cultural que surgió en la década de 1930 en París. Sus fundadores y principales representantes son Aimé Césaire, Léonard Sainville, Léon-Gontran Damas y Léopold Sédar Senghor, reunidos en torno a la publicación *L'Étudiant Noir* (1935). Sus antecedentes se encuentran en *Légitime Défense*, revista de duración efímera, aparecida también en París ; en autores como René Maran y Jean Price-Mars (véase *Literatura caribeña*) ; y hasta en el llamado "renacimiento de Harlem" en la literatura estadounidense.

El concepto original de *négritude* se nutre de la influencia del marxismo, el psicoanálisis, los movimientos literarios de vanguardia y, con todo ello, de la necesidad de cuestionar las convenciones y prejuicios sociales. Su propósito es recuperar la dignidad de los negros como individuo sometido durante siglos a la discriminación y el desprecio por su supuesta inferioridad ; reivindicar la herencia africana en la cultura y vida cotidiana occidental ; exaltar la relación del mundo negro con la naturaleza y afirmar su mayor sentido del ritmo.

En 1941 Césaire funda en Martinica, en colaboración con René Ménil, la revista *Tropiques*. La influencia de la *négritude* se extiende de las colonias francesas a las

inglesas, portuguesas y holandesas, de tal modo que alcanza a los países del Caribe, Brasil e incluso a Estados Unidos. El negrismo, como forma derivada del concepto de negritud, tiene figuras representativas en la literatura cubana y en la literatura haitiana, por ejemplo, y asimismo en la búsqueda de imágenes afroamericanas en las artes plásticas (Wifredo Lam). En escritores como Amiri Baraka, autor del poema “Nihilismo negro dadá”, se manifiesta el entramado de las diferentes posturas filosóficas y artísticas que dieron origen a la negritud. Desarrollos posteriores, desde el punto de vista estrictamente político, oscilarán entre la elección de la violencia armada (Panteras Negras), los métodos pacíficos (Martin Luther King) u otras situaciones singulares o más complejas de lucha (Malcolm X) ». (*NuevosLibros* 2016)

Ce que l'on peut traduire comme suit² :

« Mouvement de caractère politique et culturel qui fit son apparition vers les années 1930 à Paris. Ses fondateurs et principaux représentants sont Aimé Césaire, Léonard Sainville, Léon-Gontran Damas y Léopold Sédar Senghor, rassemblés autour de la publication de *L'Étudiant Noir* (1935). Les antécédents de ce mouvement sont à rechercher dans *Légitime Défense*, revue un peu éphémère, également publiée à Paris, mais aussi chez des auteurs comme René Maran et Jean-Price Mars, voire dans ledit mouvement de Harlem aux Etats-Unis.

Le concept original de *négritude* se nourrit de l'influence du marxisme, de la psychanalyse, des courants d'avant-garde, et de la démarche de questionnement des préjugés et des conventions sociales. Son objectif est de récupérer la dignité des Noirs, lesquels étaient considérés jusqu'alors comme des individus soumis pendant des siècles à la discrimination et au mépris au nom de leur prétendue infériorité. Il s'agissait de revendiquer l'héritage africain dans la culture et la vie occidentales, d'exalter la relation du monde noir avec la nature et d'affirmer la place privilégiée qu'il convenait d'accorder au rythme.

En 1941, Césaire fonde en Martinique, en collaboration avec René Ménéil, la revue *Tropiques*. L'influence de la *négritude* s'étend des colonies françaises aux colonies anglaises, portugaises et hollandaises, de sorte qu'elle atteint aussi les pays de la Caraïbe, le Brésil et même les Etats-Unis. Le *negrismo* [non traduit volontairement, C.M.C.], comme forme dérivée du concept de *négritude*, dispose aussi de figures représentatives dans les littératures cubaine et haïtienne, par exemple, ainsi que dans la quête d'imaginaires afro-américains dans les arts plastiques (Wifredo Lam). Chez des écrivains comme Amiri Baraka, se manifeste clairement l'entrelacement des différentes postures philosophiques et artistiques qui donnèrent naissance à la *négritude*. Des développements postérieurs, sous l'angle strictement politique, oscilleront entre le choix de la violence armée (les *Black Panthers*), les méthodes pacifiques (Martin Luther King) ou d'autres situations singulières ou plus complexes de lutte (Malcolm X) ».

2 Volontairement je ne propose pas de traduction pour le terme « negrismo », puisque c'est l'objet même de l'analyse que je compte mener.

Commentaires :

On voit bien que les difficultés inhérentes à la traduction d'un tel passage tiennent essentiellement à la traduction du concept « negrismo » qui apparaît deux fois : comme entrée de l'article (« Negrismo »), mais aussi dans le corps du texte, vers la fin, lorsqu'il est défini comme une forme (sans doute lexicale) dérivée du concept de négritude, ce qui ne laisse pas d'être curieux, dans la mesure où le terme « negrismo », entrée de l'article de dictionnaire, paraît plus englobant de fait, que celui de « negritud » qui ne fait son apparition que plus tardivement dans le texte, après celui de « négritude ».

Le recours, par l'auteur de l'article, au même terme, pour désigner, de toute évidence, deux contenus conceptuels distincts, pose un défi au traducteur. Nous y reviendrons.

- c. Dans un article intitulé « La presencia del ancestro africano en América Latina », on peut lire :

« A partir de la década de 1920, aparece una serie de autores caribeños y suramericanos que recogen en sus obras literarias las experiencias, el lenguaje y los símbolos de las poblaciones de ancestro africano. Con el tiempo, estos autores fueron clasificados como “negristas” en el mundo hispánico, y como el movimiento de “negritudes” entre las regiones francoparlantes (Haití, Martinique, Guadalupe). Escritores como Nicolás Guillén (Cuba), Manuel del Cabral (República Dominicana), Aimé Césaire (Martinique), Frantz Fanon (Martinique), Luis Palés Matos (Puerto Rico), Manuel Zapata Olivella (Colombia), Paulo de Carvalho-Neto (Brasil), Virginia Brindis de Salas (Uruguay), Julia de Burgos (Puerto Rico), Nicomedes Santa Cruz (Perú), Adalberto Ortiz (Ecuador) y Derek Walcott (St. Lucia) – quien ganó el premio Nobel de literatura en 1992 –, producen fundamentales obras representativas de la experiencia negra en América Latina.

No sólo su literatura introduce un lenguaje propio que enriquece la herencia literaria latinoamericana del presente, sino que sus estudios etnológicos y sociales sirven de base para las luchas de reivindicación social que adquieren fuerza posteriormente » (Yepes 2005).

Ce que l'on peut traduire par :

« A partir des années 1920, émergent une série d'auteurs caribéens et sud-américains qui intègrent dans leurs œuvres littéraires, les expériences, le langage et les symboles des populations d'origine africaine. Avec le temps, ces auteurs reçurent le nom d'auteurs « negristas » dans le monde hispanique, et furent considérés comme faisant partie du mouvement des « négritudes » dans les régions francophones (Haïti, Martinique, Guadeloupe).

Des écrivains comme Nicolás Guillén (Cuba), Manuel del Cabral (República Dominicana), Aimé Césaire (Martinique), Frantz Fanon (Martinique), Luis Palés Matos (Puerto Rico), Manuel Zapata Olivella (Colombie), Paulo de Carvalho-Neto (Brésil), Virginia Brindis de Salas (Uruguay), Julia de Burgos (Puerto Rico), Nicomedes Santa Cruz (Pérou), Adalberto Ortiz (Equateur) y Derek Walcott (St. Lucie) – qui remporta le prix Noble de littérature – produisent des œuvres fondamentales, représentatives de l'expérience noire en Amérique Latine.

Non seulement leur littérature introduit un langage propre qui, non seulement enrichit l'héritage littéraire latino-américain actuel, mais leurs études ethnologiques et sociales servent de base aux luttes de revendication sociale qui se renforcèrent par la suite ».

Commentaires :

Cette fois, c'est la traduction de l'adjectif « negrista » qui est susceptible de poser problème, parce qu'en optant pour une traduction de « negrista » par « négriste » (ou « noiriste », terme que l'on retrouve également sous certaines plumes), émerge une difficulté dans la mesure où il est précisé « dans le monde hispanique ».

Dans le monde hispanique, un auteur ne peut pas être dit « négriste » mais « negrista » (ici c'est le rapport entre le concept et sa désignation linguistique qui est visé), et de plus, le terme « négriste » en français ne renvoie pas nécessairement au monde hispanique.

Pour bien expliciter ce qui est en train d'être dit, il faut préciser que, dans le contexte francophone, un penseur ou écrivain de la *négritude* n'est pas dit spontanément « négriste ». Or, la première phrase du texte tend à englober l'ensemble des auteurs se réclamant des valeurs nègres sous une même bannière, afin de mieux expliciter ensuite les orientations propres aux aires linguistiques : aire hispanophone « negrismo/negrista » ; aires francophones « négritudes » pour mieux distinguer la *négritude* haïtienne de Jean-Price Mars de la *négritude* césairienne. Rappelons que l'on parle aussi de *négritude* de Guillén (ou à la Guillén), auquel cas le terme « négritude » est alors dans un rapport de parasynonymie avec le terme « negrismo ».

1.2 Négritude

Le Dictionnaire *Larousse* définit le concept de « négritude » comme suit : « Ensemble de valeurs culturelles et spirituelles revendiquées par des Noirs comme leur étant propres ; prise de conscience de cette appartenance culturelle (le terme de Négritude est apparu un peu avant 1935 sous la plume de Léopold Sédar

Senghor, Aimé Césaire et Alioune Diop) ». Dans la *Real Academia Española*, on trouve aussi répertorié le terme « negritud » avec deux acceptions qui recourent presque parfaitement celles retenues par le dictionnaire *Larousse* :

- ensemble des caractéristiques sociales et culturelles attribuées à la race noire ;
- mouvement littéraire en langue française qui s'est développé à partir du deuxième tiers du XX^e siècle.

On voit donc que, dans sa première acception (« ensemble des caractéristiques sociales et culturelles attribuées à la race noire »), le terme de « négritude » en français recoupe en grande partie l'une des acceptions du terme « negrismo ». De fait, le terme « negrismo » est susceptible dans certains contextes d'établir des relations de paronymie avec le terme « negritud », ce qui lui vaudrait dès lors de pouvoir être traduit par le terme « négritude ». C'est le cas, par exemple, de l'article de dictionnaire « negrismo » que nous avons évoqué précédemment.

En revanche, s'il s'avère soutenable de considérer, dans certains contextes, le mot « negrismo » comme une traduction pertinente du terme « négritude » (et ce, quoique le terme « negritud » apparaisse également), il n'est pas aussi aisé d'établir un lien de correspondance direct entre « negrismo » et « négritude ». Quel est donc le périmètre couvert en langue française par le couple de termes « négritude/négriste », en regard du couple espagnol « negrismo/negrista » ?

Dans le champ hispanophone pris au sens strict, le couple de termes « negrismo/negrista » désigne, en général, le mouvement littéraire qui émerge dans les années 1920, autour d'auteurs hispano-caribéens qui entreprennent de célébrer les valeurs nègres. Ainsi Mylène Terra consacre-t-elle, en 1998, son mémoire de master à l'étude du mouvement négriste à Cuba dans la première moitié du XX^e siècle, le domaine de recherches pertinent pour une telle étude étant celui de la *négritude* dans la littérature. Ainsi, conformément à l'approche que nous avons relevée dans la première phase de notre réflexion, le mouvement négriste pourrait être perçu comme un courant singulier, d'origine hispano-caribéenne, s'intégrant plus largement dans le vaste mouvement de la *négritude*. Le terme « négritude » est alors, du même coup, perçu comme la désignation générique de tout mouvement de revendication des valeurs nègres.

Il n'empêche que, dans l'absolu, le terme « négriste » est susceptible de désigner toute personne ou toute forme d'art ou pensée centrée sur la revendication ou l'exaltation de valeurs nègres. Toutefois, cet emploi n'est pas courant en français, le terme « négriste » restant plutôt un terme spécialisé dans la définition ou typification d'un courant ou mouvement littéraire précis, en l'occurrence celui apparu dans la Caraïbe hispanophone dans le premier tiers du XX^e siècle.

Il n'en va pas toujours ainsi. Dans un article intitulé « Nicolás Guillén ou l'incarnation de la "négritude négriste" », Yopane Thiao³ interroge les liens existants entre « négritude » et « négriste ». J'en reprends quelques passages significatifs pour mettre en évidence un certain nombre de problèmes et les interroger à la lumière de la problématique de la traduction qui m'intéresse tout particulièrement ici. Thiao questionne les liens entre « négritude » et ce qu'il appelle « négriste » chez Nicolás Guillén :

« Si le négriste et la négritude sont des thèmes ou des phénomènes littéraires qui dérivent du même radical, peut-on les développer en concomitance ? Si oui, ont-ils le même sens chez Nicolás Guillén ? Le négriste et la négritude de Nicolás Guillén ont-ils été influencés par les mouvements d'Europe, de la Caraïbe ou des États-Unis

-
- 3 Je me permets de citer toute une paragraphe de cet article : « Défini alors comme l'ensemble des valeurs traditionnelles et culturelles, humanitaires et créatrices des peuples et civilisations négro-africains, comme la manifestation et l'adoption du thème noir ou du Noir par le Blanc, comme un état d'esprit, comme "un nouveau système de vie et de pensée du Négro-Africain, une nouvelle vision du monde" (Abanda Ndengue 1970 : 76), le négriste, après sa timide prise de conscience, aura été considéré en Europe non seulement comme une mode du Noir introduite dans l'art et la littérature mais comme un paradoxe. Avant de gagner les lettres antillaises où, à l'époque, on a curieusement constaté que les premiers auteurs sont des intellectuels blancs qui, informés des travaux des ethnologues sur les survivances africaines dans le Nouveau Monde, ont dû s'inspirer des divers folklores afro-antillais. C'est ainsi que "dès 1892, Rubén Dario fera du négriste un des éléments esthétiques qu'on trouvera à toutes les étapes d'évolution du modernisme et du post-modernisme" (Depestre 1989 : 26). Tout comme, au fil d'une enrichissante évolution historique, le négriste et la négritude seront le théâtre de plusieurs interprétations et susciteront des visions différentes. [...] Chez Nicolás Guillén, c'est dans l'espace hispano-américain et insulaire notamment que se situe son négriste, parmi d'autres négristes caribéens, comme le portoricain Luis Palés Matos et les cubains parmi lesquels José Zacarías Tallet, Ramón Guirao, Emilio Ballagas, Fernando Ortiz et Alejo Carpentier qui ont été les précurseurs en fondant un mouvement littéraire et artistique. Dans cette configuration, le peintre Wilfredo [sic] Lam révélera au public cubain les réalités de son monde paysan. Avec ceux-là, et avec Nicolás Guillén surtout qui aura pris les devants, le négriste cubain aura atteint son culminant et acquis la valeur d'une vraie acculturation de l'héritage africain. [...] Selon Guillén, la négritude, comme le réalisme socialiste, est une notion diversement entendue. Ainsi se souvient-il de la définition voltairienne de la métaphysique, à savoir la recherche dans une chambre noire d'un chat noir qui n'y est pas. Et évoque-t-il sa vision de la "négritude francophone" par rapport au négriste. Pour lui, la négritude des poètes francophones est une arme contre le néocolonialisme, un moyen de lutte pour l'indépendance du pouvoir métropolitain. Alors que le négriste est une expression d'unité historique, une lutte contre le racisme. On le voit, autant la négritude est une lutte contre l'impérialisme et le colonialisme chez Guillén, autant le négriste est pour lui une contestation contre l'asservissement et l'idée de domination d'une race sur une autre. [...] Ainsi sa manière d'être et de se sentir fièrement noir sans complexe, et de conjuguer brillamment le négriste et la négritude confondus chez lui, vaut, en termes d'interculturalité et de "transculturation", pour faire de l'auteur de *Le son entier* (1947) le poète afro-cubain qui incarna esthétiquement ce qu'il convient d'appeler la "négritude négriste". En ce sens qu'en faisant du négriste, Nicolás Guillén faisait de la négritude sans le savoir. » (Thiao 2003)

d'Amérique ? Autrement dit, dans quels contextes historiques ces deux concepts ont-ils fait leur apparition, eu égard à leurs spécificités culturelles, et comment sont-ils intervenus dans les œuvres de Nicolás Guillén ? » (Thiao 2003)

Mais ce que Thiao dénomme « négriste », n'est-ce pas ce que Mylène Terra a appelé dans son mémoire « mouvement négriste » (Terra 1998), c'est-à-dire le « negrismo » comme mouvement littéraire hispano-américain des années 1930-40 ? Il semble bien que oui, si l'on se réfère au passage suivant : « Dans les années 20 et 30-40 naissent, entre autres, deux mouvements culturels apparentés : la négritude (États-Unis, Europe) et le négriste (Caraïbe hispanophone) ». (Terra 1998 : 58) En revanche, les développements qui suivent tendent à jeter un voile sur cette certitude, puisque l'on voit ensuite que le terme « négriste » renvoie tout aussi bien au « mouvement de récupération de l'art africain » (Thiao 2003) par les Européens (Picasso, Gide, etc.). En même temps, fit son apparition un mouvement de récupération de l'art africain, à la tête duquel les artistes Vlaminck, Apollinaire, Picasso, Braque, Derain, etc. Sans oublier les études anthropologiques de Léo Frobenius et les comptes-rendus de voyages africains comme ceux d'André Gide, célèbre pour son *Voyage au Congo* (1929).

Il faut évoquer la posture du Camerounais Jean-Marie Abanda Ndengue dans son essai *De la Négritude au Négrisme* (1970) où le *négrisme* est défini comme « un nouveau système de vie, de rapports humains, une nouvelle vision du monde, un nouvel humanisme dynamique et conquérant fondé sur les valeurs les plus humanisantes des civilisations négro-africaines » (Abanda Ndengue 1970 : 55), en opposition à la *négritude* senghorienne qui, selon Abanda Ndengue, se limite à l'exaltation des valeurs ancestrales. A « l'idolâtrie d'une statue sise sur un soc immuable » (la *négritude*), l'auteur préfère « la recherche d'une personnalité africaine, vivante, originale et moderne » (ibid. : 51). C'est pourquoi, selon lui, « à l'attitude doit succéder le mouvement : à la Négritude doit succéder le Négrisme » (ibid. : 58).

Est-il donc logique, dans ce cas, de mettre dans une même grande case (catégorie), le *négrisme* européen dont il est dit par l'auteur qu'il est considéré comme « la manifestation et l'adoption du thème noir ou du Noir par le Blanc », « comme une mode », le « negrismo cubano » (ibid. : 67) qui cherche à revaloriser les valeurs des Noirs caribéens et qui se réclame à la fois d'une certaine proximité avec la *négritude* césairienne et d'une certaine distance, et le « négriste » d'Abanda Ndengue qui témoigne d'une réelle rupture avec la *négritude*, perçue comme une « peau morte, inerte » (ibid. : 76) Qu'est-ce qui est la traduction de quoi ?

Pour sortir de ces impasses ou labyrinthes conceptuels, l'auteur de l'article, Yopane Thiao, avance les arguments suivants :

« Tout comme, au fil d'une enrichissante évolution historique, le négisme et la négritude seront le théâtre de plusieurs interprétations et susciteront des visions différentes. À tel point qu'on parlera autant de négritudes et de négismes sur le plan régional ou insulaire et continental que de négritudes et de négismes individuels ou pluriels. C'est dans ce contexte qu'il convient, dans la dimension hispano-américaine et latino-américaine, de parler du négisme et de la négritude chez Nicolás Guillén » (Thiao 2003).

Cette volonté d'entrelacer les deux concepts, de les relier, de les traiter en même temps, tout en tentant de souligner leurs points de convergences et de divergences, témoigne de la difficulté qu'il y a à les traiter séparément, dès lors que l'on veut rendre compte de leur complexité et de leurs diverses expansions, parce que ce faisant, il peut s'avérer risqué de compromettre leurs périmètres respectifs, et ainsi, de les confondre.

Tout en prenant le parti de distinguer les deux termes, la « négritude » et le « négisme », il semble bien, dans le même temps que la distinction ne soit pas aisée, ce qui, dans la traduction espagnole de cet article, se refléterait dans le caractère épineux de certains choix de traduction.

Mais la *négritude* de Nicolás Guillén, attestée dans *Motifs de son et Sóngoro cosongo* notamment, s'inspirera d'abord de celle du poète nord-américain Langston Hughes puis de celle de Senghor pour le rythme dans la poésie. Elle trouvera son fondement dans la *négritude* césairienne et antillaise des années 30-40. Dans la Caraïbe espagnole, si les premières revendications littéraires de l'identité noire ont été exprimées par le poète portoricain Luis Palés Matos dans ses textes qui traitent de la « poésie noire », c'est à Cuba que, grâce à Guillén, s'est développé le courant qui a convergé avec celui de Césaire. Selon Guillén, la *négritude*, comme le réalisme socialiste, est une notion diversement entendue. Ainsi se souvient-il de la définition voltairienne de la métaphysique, à savoir la recherche dans une chambre noire d'un chat noir qui n'y est pas. Et évoque-t-il sa vision de la « négritude francophone » par rapport au *négrisme*. Pour lui, la *négritude* des poètes francophones est une arme contre le néocolonialisme, un moyen de lutte pour l'indépendance du pouvoir métropolitain. Alors que le « *negrismo* » est une expression d'unité historique, une lutte contre le racisme. On le voit, autant la *négritude* est une lutte contre l'impérialisme et le colonialisme chez Guillén, autant le « *negrismo* » est pour lui une contestation contre l'asservissement et l'idée de domination d'une race sur une autre.

Par exemple, en considérant une phrase comme « la négritude francophone par rapport au négisme » que l'on pourrait écrire dans le cadre d'un article, il est évident qu'en espagnol, le mot « négritude » se doit d'être traduit par le terme « *negritud* » et le terme « négisme » par « *negrismo* ». En revanche, la traduction du mot « négritude » s'avère plus compliquée dans la séquence « la négri-

tude de Nicolás Guillén, attestée dans *Motifs de son* et *Sóngoro cosongo* [...], puisque dans des textes en langue espagnole évoquant le sujet, c'est souvent le terme « negrismo » qui est spontanément utilisé et non pas celui de « negritud » (Thiao 2003).

Une difficulté supplémentaire intervient dans la traduction du passage renvoyant à Jean-Marie Abanda Ndengue. Comment traduire en espagnol le terme « négriste », sachant que son enracinement négro-africain ne permet pas de le confondre avec le « negrismo caribeño e hispanoamericano » ? Faut-il alors introduction une adjectivation particularisante de la forme « negrismo neo-africano » ? Nombre d'auteurs et de chercheurs francophones préfèrent ainsi parler de « négritude à la Guillén », de *négritude haïtienne*, de *négritude césairienne*, de *négritude senghorienne*, sans jamais faire référence au terme de « négriste ».

On voit à quel point la traduction spontanée de « negrismo » par « négriste » ou de « negriste » par « negrismo » peut générer des difficultés et des confusions, surtout lorsque le terme « négriste » réapparaît dans les années 1970, en contexte exclusivement africain, comme mouvement de rupture avec la *négritude*. Seule l'adjectivation, appuyée par la datation, pourrait alors être source de clarification : « négriste cubain des années 30-40 », « négriste négro-africain du début des années 70 », et comme nous l'avons vu précédemment, « négritude césairienne », « négritude haïtienne », etc.⁴

2 Essai de clarification

Les divers textes que j'ai brièvement soumis à votre analyse montrent bien, semble-t-il, l'enchevêtrement des concepts et de leurs désignations, tout autant la difficulté qu'il y a à opérer une traduction systématique de l'un ou l'autre d'entre eux par des termes français ou espagnols qui seraient invariablement les mêmes, quel que soit le contexte. Je veux dire par là que créer la correspondance univoque « negrismo »/« négriste » ou « négritude »/« negritud » n'a pas en soi plus de sens que de considérer que le terme « négritude », en langue française, couvre toujours le même horizon conceptuel, de même que le terme « negrismo » en espagnol.

On a ainsi l'impression que les chercheurs qui traduisent des essais ou des articles, ou qui lisent des textes en langue étrangère pour construire leur propre

4 Quelques exemples d'adjectivation dans des titres de travaux publiés sur la *négritude* : *De la négro-rennaissance à la négritude : incidences ou coïncidences ?* (Djiropo 1990) ; *Négritude africaine, négritude caraïbe. Les littératures d'expression française* (1973) ; *Boubou Hama et Amadou Hampaté Bâ. La négritude des sources* (Ngorwanubusa 1993).

discours, restent comme prisonniers des mots, de ce pouvoir des signifiants qui tend à les hypnotiser, en leur faisant croire que la proximité des signifiants établit d'emblée une proximité conceptuelle. Ils manifestent ainsi une forme de tendance spontanée à considérer qu'il y a plus de connivence conceptuelle entre « negrismo » et « négritude » que, entre « negrismo » et « négritude », sans même chercher à savoir de manière approfondie si le terme « négritude » en français ne renvoie pas déjà à un certain contenu conceptuel ou si le mot « negrismo », tel qu'il est employé, ne recoupe pas un contenu, déjà largement couvert, par exemple, par le terme « négritude ». Se dégage donc, à travers cette tendance en termes de traduction, une démarche sémasiologique, puisqu'elle tend à prendre les mots comme point de départ, et à ne s'intéresser au signifié que s'il est lié au mot.

Or, dans la mesure où il est aussi question de « concepts » et non pas seulement de « mots », il s'avère nécessaire, me semble-t-il, de chercher d'abord à saisir le contenu conceptuel qui est décrit à travers la désignation utilisée, afin d'être en mesure, dans un second temps, de mettre ce contenu en relation avec des désignations qui semblent lui correspondre dans la langue X ou la langue Y (et ce, quelle que soit la langue). Soit donc une démarche onomasiologique, allant du concept au mot.

Si on revient, en effet, aux présupposés de la science terminologique qui s'intéresse au concept, il apparaît clairement que, pour elle, c'est le concept qui est au centre de ses préoccupations, lequel concept peut être envisagé indépendamment de la dénomination ou du terme qui le désigne (cf. Cabré 1998 : 72). Si le concept peut être envisagé indépendamment du terme qu'il désigne, c'est qu'il est situé en dehors de la langue. Ce qui n'est pas le cas du signifié, indissociable du signifiant. Il convient donc d'opérer une distinction entre concept et signifié, ce qu'a fait la terminologie, alors que ce n'était pas forcément le cas en linguistique. Les premiers linguistes, notamment Saussure, assimilaient le concept au signifié.

Or, comme le démontre Loïc Depecker, la comparaison des champs conceptuels entre deux ou plusieurs langues constitue l'un des moyens de mettre en évidence la différence signifié/concept, car l'analyse contrastive fait apparaître que « les signifiés des langues ne décrivent pas les concepts de la même façon » (Depecker 2002 : 98). Le signifié est indissociable du signe (dont il est l'une des faces, avec le signifiant), alors que le concept peut être envisagé en dehors de la langue.

La dissociation du concept et du signifié paraît donc indispensable, pour qui entreprend de traduire, dans une autre langue, un terme à fort contenu conceptuel, en regard notamment de l'ambiguïté du signifié. En effet, « les contextes et situations de communication influent en permanence sur l'interprétation à donner

du ou des signifiés », alors que « l'une des propriétés du concept est d'être, d'un strict point de vue logique, distinct de tout autre et non ambigu » (ibid. : 103).

D'un point de vue sémantique, il convient de dire que la formation du sens d'une unité lexicale ne se limite pas à son signifié, la dimension référentielle et conceptuelle ne peut être occultée. Comme le rappelle Gabriel Otman, « la base de toute structuration du sens est non linguistique mais conceptuelle et référentielle » (Otman 1996 : 12). De même, « le sens, quelle que soit la langue support, se construit à la convergence de trois univers : l'univers référentiel, l'univers des dénominations et l'univers des signes » (ibid.). Signifié et concept seraient ainsi deux étapes de la constitution du sens. Les termes ont un signifié, et les mots renvoient aussi à un concept.

Le terme, en tant que signe linguistique, ne peut donc pas être réduit à un concept. De nombreux aspects linguistiques vont devoir être pris en compte dans l'analyse du terme, aspects qui pourront entrer en conflit avec certains présupposés de la terminologie. La terminologie, dans sa tendance normalisatrice, tendait à considérer le terme comme une simple étiquette apposée sur un concept. Or, le terme n'est pas une abstraction, il existe en langue et en discours. Depecker va dans cette direction lorsqu'il pose le principe selon lequel « un terme est un signe linguistique (signifiant + signifié) qui renvoie à un concept situé en dehors de la langue » (Depecker 2002 : 93). En tant que signe linguistique, et surtout en tant que signe « vivant » (ibid. : 92), le terme va être sujet à la synonymie, à la polysémie, aux glissements de sens, aux niveaux de langue.

Ce long rappel a pour objet premier de montrer comment les disciplines scientifiques et techniques qui sont au cœur de la dynamique de la science terminologique ont modelé la manière de penser le concept, de le structurer. Dans le champ des sciences humaines, il en va différemment, puisque non seulement la dimension référentielle du concept ne peut pas être écartée, mais de plus, un terme désigne rarement un concept et un seul. La traduction devient ainsi un prisme pertinent pour manifester cette labilité et cette interaction permanente des termes et des concepts.

Toutefois, pour qu'il en soit ainsi, il faut que le chercheur résiste à la tentation de proposer spontanément, lorsqu'il traduit, une désignation lexicale qui soit le calque du signifiant-source et qui peut générer ainsi, des confusions, des contresens, des incompréhensions : on l'a vu avec le terme « negrismo » lorsqu'il était traduit systématiquement par « négritisme », alors même que le périmètre exact du terme « négritisme » en français est difficile à appréhender et agit en retour, sur celui du terme « negrismo » en espagnol, du fait de la circulation des textes et des traductions.

L'analyse conceptuelle doit donc précéder la traduction, vue comme choix d'une désignation lexicale dans la langue-cible, et elle doit se faire en diachronie

et en diatopie, de manière à pouvoir recourir à l'adjectivation en cas de besoin, pour mieux spécifier le périmètre du concept, son ancrage historique et géoculturel, et éviter précisément qu'il ne devienne une sorte de « fourre-tout » conceptuel, comme c'est encore trop souvent le cas.

Pour cela, il faut replacer le terme choisi, dans sa propre langue, et examiner ses contextes d'emplois les plus fréquents, ses modalités d'occurrence, afin de mesurer plus exactement son amplitude conceptuelle.

Bibliographie

- Abanda Ndengue, Jean-Marie (1970) : *De la négritude au négritisme. Essais polyphoniques*, Yaoundé : Editions Clé.
- Cabré, Teresa (1998) : *La terminologie, Théorie, Méthode et applications*, Paris : Armand Colin.
- Depecker, Loïc (2002) : *Entre signe et concept. Éléments de terminologie générale*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Depestre, René (1989) : *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris : Seghers.
- Djiropo, K. J.-P. Richard (1990) : *De la négro-rennaissance à la négritude. Incidences ou coïncidences ?* [Thèse de doctorat, Bordeaux].
- Mansour, Mónica (1973) : *La poesía negrista*. México : Era.
- Négritude africaine, négritude caraïbe : Les littératures d'expression française* (1973) : *Colloque sur les littératures d'expression française*, Université Paris-Nord, Centre d'études francophones, Paris : Editions de la Francité.
- Ngorwanubusa, Juvénal (1993) : *Boubou Hama et Amadou Hampaté Bâ. La négritude des sources*, Paris : Éd. Publisud.
- NuevosLibros* (2016) : « Negrismo », dans : *NuevosLibros. Enciclopedia*. Disponible en ligne : <http://www.nuevoslibros.com.ar/Enciclopedia-N/50330/Negrismo.htm> (consulté le 21.05.2016).
- Otman, Gabriel (1996) : *Les représentations sémantiques en terminologie*, Paris : Masson.
- Poncharal, Bruno (2007) : « Le “Social Science Translation Project” et la traduction des sciences humaines », dans : *Hermès*, vol. 3, n° 49. Disponible en ligne : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/24133/HERMES_2007_49_99.pdf?sequence=1 (consulté le 21.05.2016).
- Terra, Mylène (1998) : *La négritude en questions*, Mémoire de maîtrise, Université des Antilles et de la Guyane (non publié).
- Thiao, Yopane (2003) : « Nicolás Guillén ou l'incarnation de la “négritude négriste” », in : *Africultures*. Disponible en ligne : <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=3024#sthash.vGvGUZhb4.dpuf> (consulté le 10.04.2016)
- Yepes, Enrique (2005) : « La presencia del ancestro africano en América Latina », dans : *Enrique Yepes. Artículos sobre América Latina*. Disponible en ligne : <http://www.bowdoin.edu/~eyepes/latam/africano.htm> (consulté le 04.05.2016) .

Pluraler Humanismus

Négritude und Negrismo weitergedacht

Ueckmann, N.; Febel, G. (Hrsg.)

2018, VIII, 285 S. 1 Abb. in Farbe., Softcover

ISBN: 978-3-658-20078-7